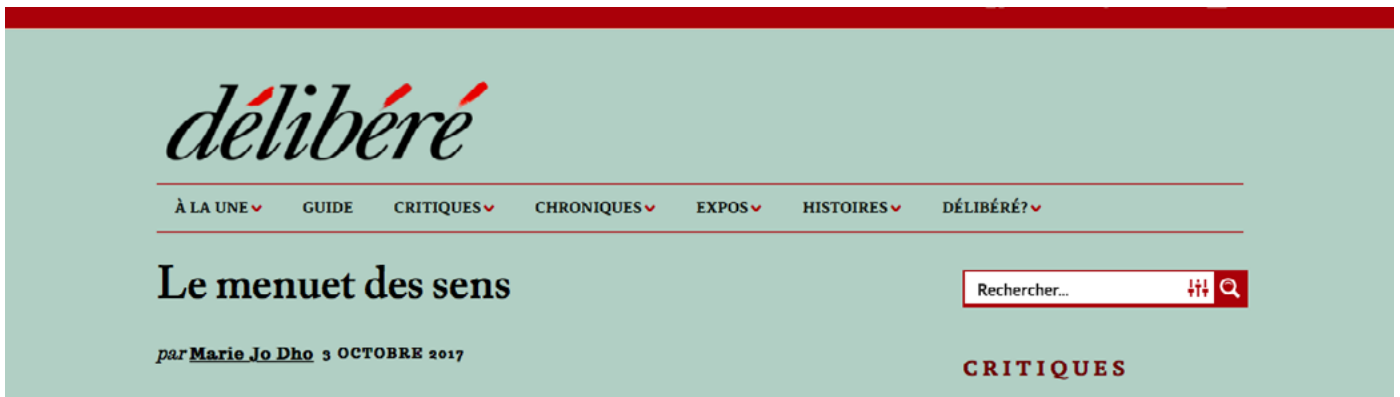


REVUE DE PRESSE
ENSEMBLE ENSEMBLE
VINCENT THOMASSET

Compagnie **Laars & Co**
Direction artistique **Vincent Thomasset**
laarsandco.vt@gmail.com
www.vincent-thomasset.com

BureauProduire / Production, diffusion, administration
Cédric Andrieux - 06 33 18 35 35 - cedric@bureauproduire.com
www.bureauproduire.com



Le menuet des sens

La 17e édition du festival Actoral (arts et écritures contemporaines) fondé par Hubert Colas s'est ouverte le mardi 26 septembre au Théâtre du Gymnase à Marseille avec une création lumineuse, rigoureuse et emblématique de ce pourquoi le festival existe : faire parler les corps avec et sans les mots. Qui sont ces quatre-là (trois danseurs, une comédienne) ou plutôt ces deux paires posées sur la scène à dialoguer ou à se taire, à se déplacer un peu de biais, jamais vraiment en face ou en place même si l'autre interpelle ou assigne son partenaire d'un impérieux « je te parle » ? De leur costume noir on remarque assez vite qu'il n'est pas leur uniforme, l'un a des manches longues, l'autre laisse passer les bras ou dessine un corsage plus féminin, frêle individuation et fragments d'identité ; la lumière saura se saisir de l'éclat des peaux, fera vibrer les mains et les visages et l'ombre brouillera les pistes. Qui parle ? La voix sonorisée circule avec un léger décalage et parfois l'un prend la parole de l'autre et lui laisse le mouvement des lèvres ou la bouche close ; ça s'appelle échanger, il est question de carnets trouvés dans un vide-grenier, d'histoires familiales ou de tirades qui sonnent grand-siècle, de schizophrénie peut-être... avec rigueur et précision l'énigme est en marche comme une pensée qui se faufile vers un point sensible très loin ; *Ensemble Ensemble* peut ainsi se dire à l'infini sans altération. La musique est là aussi, empruntée et rendue ; du clavecin amplifié, en somptueuse nappe sonore (le Vertigo du Noise Consort ?) qui tapisse les mouvements ; comme dans la gestique baroque, le geste précède légèrement l'énonciation de l'affect et le souligne avant son apparition ; Vincent Thomasset, brillamment, a conçu un spectacle total et euphorisant où tout est nécessaire comme dans cette question persistante, longtemps après que l'on a quitté la salle : « combien de lettres pour dire "tout ce que je veux dire" ? ». La forme fait le sens et mutuellement.

Marie Jo Dho
3 octobre 2017

Du classique à l'ultracontemporain, du psychologique à l'expérimental, du très parlé au quasi-dansé... Il y a loin, apparemment, des bavards extravertis hystériques jumeaux vénitiens de Goldoni (1745) aux créatures a priori désincarnées et pourtant singulièrement vivantes et mouvantes, toutes de noir vêtues dans un espace-boîte, noir lui aussi, d'*Ensemble Ensemble* du chorégraphe, metteur en scène, poète et plasticien Vincent Thomasset (43 ans). Et pourtant... L'interrogation sur le langage et ses illusions, sur la singularité et le double, l'identité de soi à travers l'espace, la ville, les autres enfin, est présente dans chaque spectacle, du XVIII^e siècle à aujourd'hui. (...) La course folle des corps et des mots, c'est aussi ce qu'explore sans fin Vincent Thomasset. Dans quel mouvement, dans quel trajet, réflexions et sensations s'interpénètrent-ils et font sens ? Comment le sonore — les mots, les voix — peut architecturer et commander le geste, la présence au monde. Comment la pensée, l'idée transforment nos chorégraphies ordinaires, quotidiennes et intimes. L'exercice, un poil conceptuel, est ambitieux. Sur scène, Thomasset joue d'illusions (les acteurs sont doublés en direct...) qui créent des effets bizarres, déstabilisants. A l'image même de sa démarche laboratoire, proche de celle d'une Nathalie Sarraute au fort des années 1960. Mais c'est aussi ce qui fait le prix de sa recherche, de son travail et de celui qu'il impose finement au public, non sans une obscure et mystérieuse mélancolie. De quelle étoffe, de quels chemins physiques secrets sont faits nos savoirs, nos cultures - notre «être ensemble», comme on dit aujourd'hui, s'interroge le créateur ? Parfois avec insolence, parfois avec ironie, aussi. On sort de son impromptu — comme il existe aussi de romantiques impromptus musicaux — la tête et l'esprit en quête. Quels insondables échos ont donc dans nos vies les mots, les sons ? Qu'en faisons-nous ? C'est bel et bon de s'interroger encore au théâtre...

Fabienne Pascaud
25 octobre 2017

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

I
Les Jumeaux vénitiens
Comédie
Carlo Goldoni
1745 | Mise en scène Jean-Louis Benoît. Théâtre Hébertot, Paris 17^e, tél. : 01 43 87 23 73.

II
Ensemble ensemble
Théâtre conceptuel
Vincent Thomasset
1711 | Mise en scène et chorégraphie Vincent Thomasset. Le 26 mars à La Passerelle, Saint-Brieuc (22), tél. : 02 96 68 18 40. le 31 mars au festival Artzanthé, Vannes (56), tél. : 01 41 33 93 70.

Du classique à l'ultracontemporain, du psychologique à l'expérimental, du très parlé au quasi-dansé... Il y a loin, apparemment, des bavards, extravertis et hystériques *Jumeaux vénitiens* de Goldoni (1745) aux créatures a priori désincarnées et pourtant singulièrement vivantes et mouvantes, toutes de noir vêtues dans un espace-boîte, noir lui aussi, d'*Ensemble ensemble* du chorégraphe, metteur en scène, poète et plasticien Vincent Thomasset (43 ans). Et pourtant... L'interrogation sur le langage et ses illusions, sur la singularité et le double, l'identité de soi à travers l'espace, la ville, les autres enfin, est présente dans chaque spectacle, du XVIII^e siècle à aujourd'hui. Carlo Goldoni (1707-1793) s'attaque aux plus fascinants et déroutants imbroglis lorsqu'il imagine cette féroce comédie d'amour, d'argent et de mort par le biais de ce duo improbable de jumeaux qui s'ignorent depuis des années, ne vivent même pas dans la même cité, l'un imbécile, l'autre séducteur roué, mais qui débarquent ensemble à Vérone pour y organiser leurs mariages. Et le parcours chahuté des deux frères — Zanetto et Tonino — vers le plaisir, le désir, sera encore pimenté par la galerie de personnages absurdes, voire abjects, qu'ils seront forcés de côtoyer : d'amoureuses pudiques ou hardies en amis traités ou hypocrites et serveurs insolents ou méchants. Transformant les personnages souvent figés et caricaturaux de la traditionnelle commedia dell'arte en anthères tourmentées et ordinaires de son siècle, Goldoni n'y va pas de main morte, ici, avec les mesquineries, les compromis, les bassesses de la petite bourgeoisie du temps... « Il n'y a pire fumier que l'homme qui se dit homme de bien et qui ne l'est pas », dira avant de se suicider — et après avoir assassiné un des jumeaux — le pire protagoniste de la pièce à l'intrigue comme démultipliée, en jeu de miroirs perpétuel. Dans un espace blanc volontairement neutre, et sous les lumières translucides jusqu'à l'éblouissement de Joël Hourbeigt, Jean-Louis Benoît a tenté de démêler l'histoire si cruelle, en constants dédoublements et parallèles. Dans ses quelque cent vingt comédies, le prolifique Goldoni ne tue guère en effet ses personnages...

Mais est-ce l'interprétation anecdotique, pour alerte qu'elle paraisse, de Maxime d'Aboville — qui incarne seul le bon et le mauvais jumeau ? Le spectacle pourtant joliment ficelé laisse un goût d'inachevé. D'inaccompli face à la course vaine de ces créatures sans grand intérêt mais aux beaux costumes, mues par leur seul immédiat contentement. Est-ce ce qu'avait voulu Goldoni ?

La course folle des corps et des mots, c'est aussi ce qu'explore sans fin Vincent Thomasset. Dans quel mouvement, dans quel trajet, réflexions et sensations s'interpénètrent-ils et font sens ? Comment le sonore — les mots, les voix — peut architecturer et commander le geste, la présence au monde. Comment la pensée, l'idée transforment nos chorégraphies ordinaires, quotidiennes et intimes. L'exercice, un poil conceptuel, est ambitieux. Sur scène, Thomasset joue d'illusions (les acteurs sont doublés en direct...) qui créent des effets bizarres, déstabilisants. A l'image même de sa démarche laboratoire, proche de celle d'une Nathalie Sarraute au fort des années 1960. Mais c'est aussi ce qui fait le prix de sa recherche, de son travail et de celui qu'il impose finement au public, non sans une obscure et mystérieuse mélancolie. De quelle étoffe, de quels chemins physiques secrets sont faits nos savoirs, nos cultures — notre «être ensemble», comme on dit aujourd'hui, s'interroge le créateur ? Parfois avec insolence, parfois avec ironie, aussi. On sort de son impromptu — comme il existe aussi de romantiques impromptus musicaux — la tête et l'esprit en quête. Quels insondables échos ont donc dans nos vies les mots, les sons ? Qu'en faisons-nous ? C'est bel et bon de s'interroger encore au théâtre... ●



« Il n'y a pire fumier que l'homme qui se dit homme de bien et qui ne l'est pas », dit Goldoni se régale.

Télérama 3537 25/10/17 73

ENSEMBLE ENSEMBLE, LES DOUBLAGES DE VINCENT THOMASSET AU FESTIVAL D'AUTOMNE

Dans la veine de *Bodies in the Cellar* et des *Protagonistes* et avec l'humour des *Lettres de non-motivation*, Vincent Thomasset continue son exploration délicieuse des faux-semblants. Ensemble Ensemble est à voir au Théâtre de la Bastille, dans le cadre du Festival d'Automne.

MOI — Partager avec toi. C'est ça. J'aimerais partager des choses.

Avec simplicité.

MOI — Tu sais, quand je dis une chose... Quand je parle... Quand je dis des choses...

Prends ton temps.

TOI — Oui...

MOI — Je me lance?

TOI — Ok.

Prends ton temps.

Ils sont quatre dans une black box. Aina Alegre, Lorenzo De Angelis, Julien Gallée-Ferré et Anne Steffens fonctionnent en binômes. Anne est la voix d'Aina et Aina est le corps d'Anne. Julien est la voix de Lorenzo et Lorenzo est le corps de Julien. Et ça commence comme ça : avec ce non-dialogue sur le rien. Et cela se poursuit comme cela : dans une manipulation des êtres comme si ils étaient les petits personnages ronds qui tournent sur les nouvelles boîtes à musique. La musique est baroque... comme souvent dans les boîtes à musique.

Mais Thomasset est aussi chorégraphe, il a suivi la formation Ex.e.r.ce, et Ensemble Ensemble est une pièce performative dansée.

Il y a un fil conducteur ici qui est celui de la composition d'un récit. Faire un phrase, censée, qui ne soit pas de la poésie, ce n'est pas un exercice facile finalement.

La forme est très aride. Les trois danseurs et la comédienne ont des costumes noirs et stricts réalisés par Angèle Micaux. Ils sont ultra sobres mais témoignent d'une douce folie. Anne Steffens est par exemple dotée d'un short et de soquettes blanches. Comme une enfant du milieu du siècle dernier. Ensemble Ensemble est « in-datable ».

Thomasset mélange et disperse. Les voix deviennent les corps et tout se retourne. Personne n'est personne et chacun est l'autre. Anne a trouvé un carnet intime dans un grenier et tente une enquête pour savoir qui en est l'auteur. Cela, vous voyez, c'est le cadre narratif de Ensemble Ensemble. Quelle importance ? Ce qui compte ici, c'est le mouvement, celui des mots comme des corps, dirigés dans un contre-jour cinématographique sur fond bleu sombre.

Ils nous entraînent dans un conte fantastique et insensé où les arbres tombent amoureux et où les adultes jouent comme des enfants. Vincent Thomasset s'impose de plus en plus comme un créateur protéiforme, ultra élégant. Il évolue dans son monde, où les frontières sont poreuses. Le cinéma, la radio, la danse et le théâtre sont des outils et ce metteur en scène sait les faire jouer dans une dissonance parfaite.

Amélie Blaustein-Niddam

19 octobre 2017

Ensemble Ensemble

Texte, chorégraphie et mise en scène de Vincent Thomasset

À Agen, Armentières et Saint-Brieuc

THÉÂTRE

Il y a très très longtemps, plus de dix ans de cela, Vincent Thomasset était interprète chez Pascal Rambert. Il a fait du chemin depuis et c'est désormais en tant que metteur en scène qu'il officie, quand bien même il n'a pas quitté les planches, puisqu'il est de la partie la plupart du temps, dans une démarche où la mise en jeu de soi, de son propre corps, de son matériel autobiographique autant que de ses obsessions thématiques (le langage, le double) et réflexives (enjeux in situ, matérialisation de l'immatériel, lien corps-voix, pensée-mouvement) est essentielle à son processus de maturation artistique. Mais, tout comme dans les *Lettres de Non-Motivation*, sa précédente création, Vincent Thomasset n'est pas sur scène dans *Ensemble Ensemble* et il cède le plateau à un quatuor trié sur le volet, au fort potentiel charismatique : les danseurs Lorenzo de Angelis, Julien Gallée-Ferré et Aïna Alègre, la comédienne Anne Steffens. Dans un espace noir, moquetté, vide de tout accessoire, un espace intemporel et non contextualisé, une sorte d'espace mental indéfini, il invente un récit diffracté, fragmenté, où les figures se dédoublent, où les corps et les voix sont dissociés, pour laisser entendre une parole qui se cherche, qui s'éprouve comme telle, qui tente de fluidifier le passage entre pensées intérieures et formulation en mots, une parole qui tâtonne et questionne, doute, se méfie des apparences, des faux semblants, une parole qui décortique et dans le même temps où elle charrie du sens, s'écoute comme

partition sonore. C'est un théâtre d'ombre et de pénombre, d'énigme, d'incongruité et d'étrangeté. Étrangeté de la forme scénique, étrangeté de l'être qui se dessine (peut-on parler de personnage ?) dans son rapport au monde et à l'autre, étrangeté du langage qui n'est pas un langage de communication ordinaire, avec ses balises et son efficacité inhérente mais bien la continuité sans filtre et sans filet de la pensée. Pour constituer sa matière verbale, son répertoire narratif, Vincent Thomasset a puisé dans les carnets intimes d'une femme, la poétesse Annie Duthil, chinés dans un vide-grenier, dans des interviews d'«entendeurs de voix» diagnostiqués schizophrènes et dans les récits personnels de ses acteurs. En découle un texte qui emprunte et mixe, un texte éclaté, qui est comme la traversée du paysage mental d'une femme à différents moments et endroits de sa vie. Et c'est vertigineux. On a la sensation de glisser dans son cerveau, de voir l'invisible, la pensée qui circule, se spatialise, se dédouble, se heurte à l'incompréhension et à l'impossibilité de dire exactement ce que l'on ressent au centre de soi. C'est troublant, on ne saisit pas tout de suite de quoi il retourne, on trébuche aussi, en tant que spectateur, mais quand les connexions se font entre la pièce et nous, l'ambition du projet nous parvient, dans toute sa sensorialité, sa dimension physique, sonore et philosophique. Quant aux solos dansés de Lorenzo de Angelis, ils sont pur délice. / MARIE PLANTIN /





MOTOCROSS, MAUD LE PLADEC



RÉPÊTE, FANNY DE CHAILLÉ & PIERRE ALFIERI



Ensemble ensemble. Répétition, bégaiement, protophrase balbutiante, écho qui annonce la suite. Comme son titre simple et tautologique, la nouvelle création de Vincent Thomasset entraîne, sans prétention, les spectateurs dans un ballet de corps et de mots à la frontière du banal et du poétique, à l'interstice de l'absurde et du sensible. Pendant une courte heure, quatre corps, miroirs les uns des autres, dialoguent par mots et par gestes, évoquant les plus petits riens du quotidien, étalant en longueur les affres infimes qui parsèment nos relations, avec une acuité et une légèreté tout simplement réjouissantes.

Sur scène, rien de superflu. Le sol vide, un écran vide au fond et des corps. Deux danseurs, un homme et une femme, sont contorsionnés en avant-scène, sous la lumière des projecteurs, tandis que derrière se détachent deux silhouettes dans la pénombre. Deux fois un homme et une femme. Deux fois un couple. Quand les danseurs prennent la parole, elle est empruntée, factice, elle ne colle pas avec leur corps. Ils se font ventriloquer par les deux silhouettes en fond de scène. Les danseurs dansent et les acteurs jouent. Les danseurs animent leur corps et leurs lèvres et de celles-ci sort la voix d'un autre couple. Le dialogue s'établit sur un autre terrain, celui du logos.

Miroir faussement symétrique, les deux couples, ou plutôt, le couple démultiplié, s'engage dans un étrange quatuor. Le jeu spéculaire des regards circule entre les corps, rendant impossible la fixation d'un original et de son image. Qui parle de la voix ou du corps ? Impossible à dire. Les rôles se diluent les uns dans les autres. Cet étonnant couple de couple reste ensemble, ensemble mais distant. Aux uns la parole, aux autres la danse, et entre les deux, tout autour d'eux, la musique, entraînante, hypnotisante. Les percussions de clavecins secouent les cadres, interrompent les discussions et noient les corps ensemble. Dans ces instants musicaux, toutes les frontières s'étiolent. Reste une parade partagée, juste et touchante, guillerette aussi.

Le texte de Thomasset, fait d'infinies variations autour de rien ou presque, surprend par sa sobriété et son souffle léger qui emporte souvent l'enthousiasme du public. Derrière l'anecdotique et l'anodin, perce toute une poésie du banal. À l'image de cette charmante séquence où les protagonistes s'adonnent à un jeu de leur cru : celui des « phrases qui mettent tout le monde d'accord ». Sorte d'exercice d'anti-poésie où les phrases doivent se faire le plus tautologique et inexpressive possible, simples énoncés factuels, mais où sourd, comme en négatif, une paradoxale poésie non dite.

Avec cette nouvelle création, Vincent Thomasset opère une très équilibrée et délicate symbiose entre parole, danse et musique. Chaque élément s'installe et se déploie en toute simplicité, propose modestement sa poésie absurde et charme par sa légère élégance. Thomasset présente un théâtre de la parole sans artifice mais plein de ressources qui ne peut manquer de toucher.



Théâtre du blog

Ensemble Ensemble, conception et texte de Vincent Thomasset

Posté dans 20 octobre, 2017 dans [critique](#).

Cette pièce sonore, littéraire et chorégraphique, met en jeu la notion de parcours et de traversée. Comment appréhender ce qui nous entoure ? Comment embrasser le monde ? Ensemble, l'un avec l'autre, simultanément, les uns avec les autres, réunis. Seul ? Jamais, mais en lien avec l'autre, quand un couple se dessine, puis un autre : trois danseurs et une comédienne, Aina Allegre, Lorenzo De Angelis, Julien Gallée-Ferré et Anne Steffens traversent le plateau.

Figés, ou initiant le mouvement de la marche, agitant les bras nus et les mains avec grâce et délicatesse, avec des gestes dansants que les éclairages soignés de Pascal Laajili saisissent à merveille. Il y a entre autres, un remarquable duo de personnages en pantalon noir, en écho à l'autre duo, lui, aux jambes nues... Parfois un ou deux interprètes disparaît au lointain pour laisser la lumière verser sur les autres. Successivement, tous énoncent, écoutent, font répéter ou bien dansent. Ainsi paroles et musique baroque au clavecin de Royer, Kapsberger, Lotti, Vivaldi, Marais, Couperin circulent entre les interprètes, créant encore du mouvement et une écoute attentive aux sons, aux mots et à la qualité du silence. Le doublage sonore et ludique se fait en direct : un interprète parle sans émettre de son, un autre lui prête sa voix, sans que les corps ne bougent, ou quand ils créent au contraire et en même temps des mouvements physiques et mentaux où ils semblent chercher quoi dire, hésiter, passer d'une idée ou d'un lieu à l'autre ...

Les paroles ? Des phrases de carnets intimes d'une femme née en 1910, des témoignages d'individus «entendeurs de voix», et de parcours des interprètes : ces matériaux existentiels retiennent l'attention du public. Réel et fiction ensemble à travers la multiplicité des corps, des actions, des pensées. Cet ensemble est compris comme la qualité d'un tout aux parties harmonieusement unies, comme une œuvre d'art, avec son unité, tenant à l'équilibre et à l'heureuse proportion des éléments : «Condense ta pensée, tu sais que les beaux fragments ne font rien ; l'unité, l'unité, tout est là...» et, plus tard encore : «Tout est là : faire rentrer le détail dans l'ensemble. » écrivait Gustave Flaubert, dans sa Correspondance.

Avec Ensemble Ensemble, nous percevons l'élégance d'une pensée et de volatiles intuitions dans une chorégraphie aux magnifiques portraits en pied, animés et sensibles. Un témoignage vivant, pudique et réservé mais aussi très emblématique de l'autre, avec les détails de toute existence entre mouvements, paroles et silences.

Véronique Hotte

Entretien

“S’IL N’Y A PAS UN PEU DE FICTION, ALORS À QUOI BON?”

Venu au théâtre par accident, **VINCENT THOMASSET** travaille autour du langage, qu’il soit littéraire, musical ou chorégraphique. Dans sa nouvelle création, *Ensemble Ensemble*, avec trois danseurs et une comédienne, il passe au dialogue et approfondit la figure du double.



lant illouz

“Le corps émet des signes qui complètent les mots ou bien parfois disent le contraire”

Après *Lettres de non-motivation* de Julien Prévieux, créé en 2015, vous présentez *Ensemble Ensemble*. Quels sont les différents matériaux que vous avez convoqués pour ce nouveau spectacle ?

Vincent Thomasset – Comme le projet date de plusieurs années, de nombreux matériaux accumulés au fil du temps se sont comme sédimentés. Puis l'écriture est venue. Au départ, j'avais pensé un projet pour une femme qui traverserait des villes, des paysages, des régions dont elle ne parlerait pas la langue. Puis j'ai ressorti des carnets intimes d'une femme, Annie Duthil, trouvés dans un marché aux puces il y a longtemps. En tapant son nom sur internet, j'ai entendu sa voix dans une émission, *Mémoire du siècle*, où elle racontait sa vie et surtout celle de son père, un grand pédagogue. C'est un matériau très riche et intéressant sur lequel nous avons travaillé au début, puis nous avons à nouveau bifurqué, même s'il reste encore cette idée-là : qu'est-ce que l'on raconte quand on se raconte aux autres ? Comment se raconte-t-on au cours d'une vie ? Comment est-ce que l'on appréhende tout ce qui nous traverse sous forme orale et écrite ? Pendant longtemps, j'ai cherché une manière de parler des choses sans en parler ; avec ce projet, je cherche à parler de choses dont on ne parlerait pas comme ça. Il n'y a pas de sujet spécifique, plutôt des choses volatiles, entre le réel et la fiction.

Est-ce que se raconter soi-même nécessite un rapport à la fiction ?

Pas nécessairement. En revanche, je dirais – et c'est très personnel – que s'il n'y a pas un peu de fiction, alors à quoi bon ? C'est pour cela que je fais ce métier. J'ai un rapport fort à l'écriture depuis mon enfance. Je n'ai pas de forme de croyance, malheureusement, j'aurais aimé croire à quelque chose que j'estime fictionnel. Alors je travaille avec la fiction pour essayer de la rendre tangible, quelque chose qui ne serait pas concret mais qui existerait. Les personnages disent ce qu'ils ressentent, mais aussi comment ils se sentent physiquement. Ce sont des petites choses, délicates, des comportements induits par ce qui se passe dans la tête et ce que l'on ressent.

C'est délicat à dire et à mettre en scène ?

Oui, et en même temps c'est ce que j'ai envie de faire. Je crois que c'est une pièce de la maturité pour moi, je suis allé de droite à gauche, j'ai mené mes recherches et là, j'ai l'impression de toucher le cœur de ce que j'ai envie de travailler. J'avais écrit beaucoup de textes et en rencontrant l'équipe, certains sont devenus plus évidents que d'autres, notamment un dialogue. Je n'avais jamais écrit de dialogue.

Oui, c'est étonnant, d'autant que les auteurs contemporains se méfient du dialogue...

Je m'en méfiais aussi ! J'écrivais des textes hétérogènes que j'assemblais. Maintenant, j'arrive au théâtre et au dialogue. J'ai commencé par écrire un texte pour une femme et puis j'ai mis des didascalies dans lesquelles je lui disais des choses, je lui parlais, et je suis finalement parvenu à un dialogue, les didascalies ont laissé place à un deuxième personnage. Je les appelle “moi” et “toi”.

Comme si l'auteur dialoguait avec son personnage ?

Oui, avec l'interprète et le lecteur aussi. Et il y a un acteur qui dit les didascalies, ça lui donne comme une fonction de metteur en scène au plateau. Il y a un dialogue entre “moi” et “toi”, entre une femme et un homme, la vision du couple peut être convoquée, mais j'essaie de ne pas aller en plein dedans, alors comme dans *Bodies in the Cellar* (2013), j'utilise le doublage. J'ai toujours été fasciné par la figure du double. Quand j'écrivais adolescent, je parlais déjà à trois niveaux, il/lu/je, comme une tentative d'appréhender le monde à plusieurs niveaux, à travers différents axes. Mais la présence du corps est importante pour moi. Quand j'ai commencé le théâtre et que je me suis retrouvé sur un plateau, j'ai eu le sentiment de me trouver du bon côté des mots, je l'ai senti. Avant, les mots me tournaient dans la tête. Là, je travaille avec trois danseurs et une comédienne, c'est aussi pour revendiquer l'importance du corps. Contenu et contenant sont ex æquo, pour se dire que les deux peuvent parler à armes égales.

Qu'est-ce que le corps peut dire que la pensée ne dit pas ?

Le corps ne dit rien mais il permet de comprendre des choses sans mettre des mots dessus. Il émet des signes qui complètent les mots ou bien parfois disent le contraire. J'ai l'impression que le corps peut dire plus sincèrement ce que l'on veut dire réellement comme une forme de vérité.

Vous travaillez toujours la question de l'identité ?

J'ai toujours essayé de définir ce que l'on est et la manière dont on a envie de se définir et de définir ce qui nous entoure. La construction de l'identité est complexe et nourrie de ce que l'on traverse et des lieux qui nous ont construits. C'est ce point de rencontre entre mon histoire, les histoires et l'Histoire. Hervé Pons

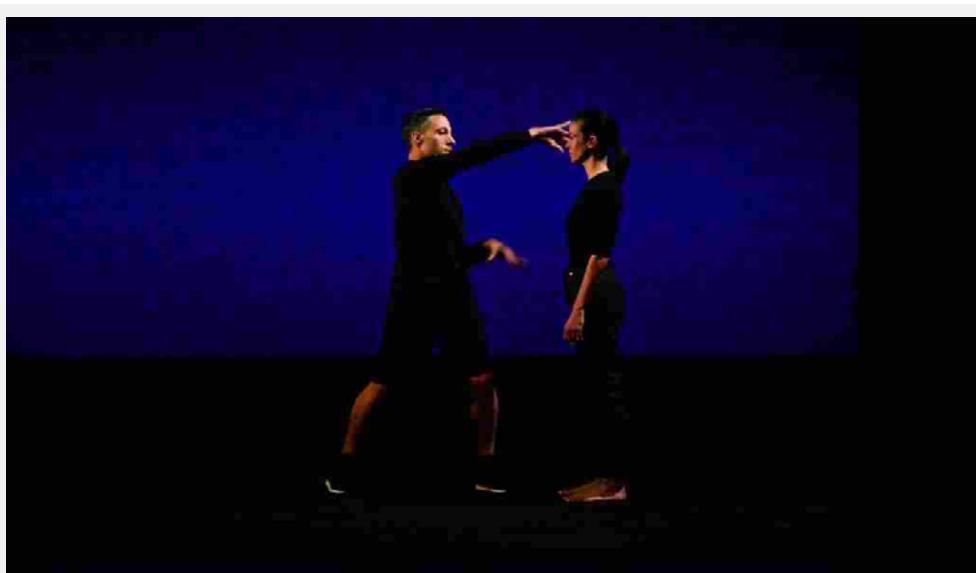
Ensemble Ensemble Écriture, mise en scène et chorégraphie Vincent Thomasset, le 26 septembre à 20h30, le 27 à 21h, Théâtre du Gymnase. Création à Actoral.17



← «Preferirei di no»: la risposta dei Bartleby alle offerte di lavoro Il mondo in una stanza, dai cicchetti alla donna cannone →

Il canto del corpo alla saggezza delle cose, contro le parole

Publicato il 24 luglio 2018 da [Enrico Fiore](#)



Lorenzo De Angelis e Aina Alegre in un momento di «Ensemble Ensemble»
(le foto che illustrano l'articolo sono di Andrea Avezù)

VENEZIA – «Ensemble Ensemble» – il secondo spettacolo della «personale» che dedica a Vincent Thomasset il quarantaseiesimo Festival Internazionale del Teatro promosso dalla Biennale – trasforma in realtà concreta quello che il primo degli spettacoli in questione, «Lettres de non-motivation», prospettava solo come ipotesi: l'identità o, almeno, la coabitazione delle due figure, l'attore e il performer, che sono quest'anno protagonisti della rassegna.

Non a caso, infatti, Thomasset è stavolta, oltre che regista, anche autore del testo. E ancora non a caso, il testo – che mette in scena i personaggi di *Moi e Toi*, una donna e un uomo – viene affidato a quattro interpreti tre dei quali hanno una formazione da danzatori.

Il tema è quello del doppio, nelle tre accezioni, indicate dallo stesso Thomasset, che dal concetto di doppio derivano: doppione, doppiaggio e sdoppiamento. Sicché quel che si dicono *Moi e Toi* procede nel solco della ripetizione, del dare voce all'altro da sé e dell'assumere, a tratti, il pensiero dell'interlocutore. E in breve, ciò che costituisce la sostanza drammaturgica e formale di «Ensemble Ensemble» sta nello scarto inesausto fra

Chi può scrivere sul blog

Solo l'autore può pubblicare messaggi in questo blog e tutti possono pubblicarvi commenti. I commenti sono moderati dall'autore del blog, verranno verificati e pubblicati a sua discrezione.

CATEGORIE

[RECENSIONI](#)

[PRESENTAZIONI](#)

[COMMENTI](#)

[INTERVISTE](#)

[CRONACHE](#)

[CARTELLONI](#)

[SPAZIO APERTO](#)

[NECROLOGI](#)

[RIFLESSIONI](#)

[RICORDI](#)

Calendario luglio: 2018

L	M	M	G	V	S	D
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30	31					

« giu

Commenti recenti

- [Enrico Fiore](#) su [Theresa May e la Brexit sconfitte dai ladri e dalle puttane](#)

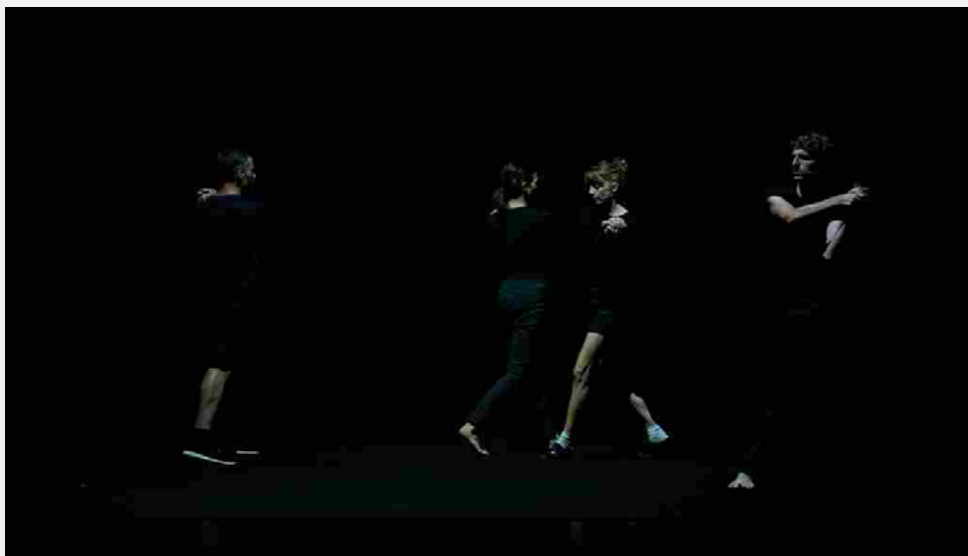
a realtà e il tentativo, perennemente vano, di spiegare la realtà con le parole.

Ecco, Toi rappresenta l'accettazione della realtà e Moi il tentativo di spiegarla (e magari sublimarla) con le parole. Tanto che Toi rinfaccia a Moi di raccontare «delle storie», aggiungendo: «[...] d'improvviso ti vedo, ti guardo... ti vedo... raccontare delle storie, ma... all'improvviso... vedo te... ma... vedo più di questo. Tu. Che racconti delle storie».

In altri termini, Toi considera Moi non in quanto entità reale e autonoma, insomma come una *persona*, ma solo in quanto *proiezione di parole*. E perciò non smette di richiamarla. Per esempio quando le obietta: «Tu dici “buon compleanno!”. La natura non ce l'ha il compleanno, non puoi dire “gnegnegne natura, un sacco di baci natura, buon compleanno natura!”. La natura non ha baci... non ha compleanno!».

Per questo – a Moi che s'attarda a parlare di certi diari che ha comprato, provenienti da una soffitta (quindi di qualcosa che appartiene al *passato*, del lasciato, appunto, di «qualcuno che si racconta») – Toi ribatte: «Sai, non so se te ne sei accorta, ma spesso, quando mi parli, mi guardi ma è come se non mi vedessi». E precisa: «Mi guardi, ma non mi guardi». E conclude: «In pratica, sei qui, ma non sei qui».

Moi, invece, Toi, ha ben chiara la sua posizione nel mondo: «Vado avanti perché vado avanti, cammino perché cammino, mi siedo perché mi siedo». Perciò dice a Moi: «Se avessi trovato io i tuoi quaderni, li avrei bruciati». E quando Moi gli chiede: «Perché?», risponde: «Così. Vedi, quello che resta, in qualche modo: i mattoni nel muro, la ghiaia nel cortile, le tegole sul tetto, io penso, alla fine, in qualche modo, gli elementi circostanti, beh, in realtà, sei tu, tu e tu e non puoi farci molto, ed è così e allora ecco, capisci?». E quando Moi risponde a sua volta: «Ehm, no, non capisco», le spiega: «Quello che voglio dire è che preferisco quello che rimane a quello che se ne va».



Da sinistra, De Angelis e la Alegre con Anne Steffens e Julien Gallée-Ferré in un'altra scena

Questo Toi, in definitiva, è un discendente del Musil che, ne «I turbamenti del giovane Förlles», osservava: «Le cose, accadono; ecco tutta la saggezza». Gli si attaglierebbe, peraltro, ciò che il 18 giugno 1895 Hofmannsthal scrisse al guardiamarina E. K.: «Le parole non sono di questo mondo, sono un mondo a sé del tutto indipendente, come il mondo dei suoni». E tali citazioni mi servono anche per dire della coerenza preziosa che connota il lavoro di Antonio Latella in quanto direttore del Settore Teatro della Biennale. Poiché «Ensemble Ensemble» rimanda evidentemente e direttamente a «Le bruit des arbres qui tombent (Il rumore degli alberi che cadono)», lo spettacolo di Nathalie Béasse che vedemmo l'anno scorso: non sappiamo quali sono gli alberi che cadono, così come non sappiamo perché cadono.

Se non conquistiamo questa saggezza, sembra essere il messaggio dello spettacolo di Thomasset, finiremo per ridurci – è uno dei passi più emblematici del testo – a contare

- Francesco Scotto su [Theresa May e la Brexit sconfitte dai ladri e dalle puttane](#)
- [Enrico Fiore](#) su [Il dialogo? L'abbiamo sostituito con il comunicato](#)
- Franco Valente su [Il dialogo? L'abbiamo sostituito con il comunicato](#)
- [Enrico Fiore](#) su [Quando la pedofilia è la paura della pedofilia](#)

Articoli recenti

- [Spaccalegna lesbiche con chitarra elettrica al seguito](#)
- [Che ti passa per la testa? Un bicchiere pieno d'acqua](#)
- [Se Aylan finisce dentro il cestello di una lavatrice](#)
- [Quelle felici scoperte fatte là dove non si stava cercando](#)
- [Il mondo in una stanza, dai cicchetti alla donna cannone](#)

Archivi

- [luglio 2018](#) (18)
- [giugno 2018](#) (24)
- [maggio 2018](#) (4)
- [aprile 2018](#) (15)
- [marzo 2018](#) (17)
- [febbraio 2018](#) (18)
- [gennaio 2018](#) (14)
- [dicembre 2017](#) (10)
- [novembre 2017](#) (12)
- [ottobre 2017](#) (11)
- [settembre 2017](#) (4)
- [agosto 2017](#) (3)
- [luglio 2017](#) (16)
- [giugno 2017](#) (11)
- [maggio 2017](#) (6)
- [aprile 2017](#) (9)
- [marzo 2017](#) (15)
- [febbraio 2017](#) (11)
- [gennaio 2017](#) (15)
- [dicembre 2016](#) (13)
- [novembre 2016](#) (17)
- [ottobre 2016](#) (16)
- [settembre 2016](#) (10)
- [agosto 2016](#) (4)
- [luglio 2016](#) (14)
- [giugno 2016](#) (16)
- [maggio 2016](#) (12)
- [aprile 2016](#) (19)
- [marzo 2016](#) (18)
- [febbraio 2016](#) (9)
- [gennaio 2016](#) (10)
- [dicembre 2015](#) (15)
- [novembre 2015](#) (15)
- [ottobre 2015](#) (9)
- [settembre 2015](#) (6)
- [agosto 2015](#) (4)
- [luglio 2015](#) (4)
- [giugno 2015](#) (14)
- [maggio 2015](#) (8)
- [aprile 2015](#) (8)
- [marzo 2015](#) (21)
- [febbraio 2015](#) (14)
- [gennaio 2015](#) (10)
- [dicembre 2014](#) (10)
- [novembre 2014](#) (16)
- [maggio 2014](#) (1)
- [aprile 2014](#) (10)

«quante lettere ci sono in quello che voglio dire». Sicché, ben a ragione, possiamo definire «Ensemble Ensemble» per l'appunto come il canto del corpo alla saggezza delle cose, contro la protervia delle parole. E assai precisa ed esplicitiva è la strategia che al riguardo dispiega la regia di Thomasset.

Lunghe pause d'immobilità o di silenzio punteggiano, infatti, la prova delle due *Moi* e dei due *Toi* messi in campo. Perché, giusto, si tratta della strenua lotta fra le parole e il corpo: e se le parole debbono lottare per trovare spazio rispetto al prevalere dei corpi, a loro volta i corpi debbono lottare per contrastare l'invadenza delle parole. E non a caso, per tornare al mondo dei suoni chiamato in causa da Hofmannsthal, gli autori delle musiche originali di «Ensemble Ensemble», Benjamin Morando e Gabriel Urgell Reyes, ricalcano stilemi barocchi, in particolare quelli del Canone: qui, voglio dire, il testo e la regia di Thomasset offrono ai quattro interpreti lo stesso proliferare di variazioni che nel Canone di Pachelbel il basso ostinato offre ai violini.

In linea con un simile quadro concettuale e formale risultano, infine, le *performances* di Aina Alegre, Lorenzo De Angelis, Julien Gallée-Ferré e Anne Steffens. I loro assoli, tanto per intenderci, approdano a una perfetta dimostrazione di stile. E lo stile è tutto. Per concludere con le citazioni di autori di lingua tedesca, ricordo in proposito un'osservazione di Hölderlin: «La parola è una grande superfluità. Il meglio ne rimane sempre escluso: riposa come perla sul fondo del mare». E solo grazie allo stile possiamo recuperare quella perla.

Enrico Fiore

Questa voce è stata pubblicata in [Recensioni](#). Contrassegna il [permalink](#).

← «Preferirei di no»: la risposta dei Bartleby alle offerte di lavoro Il mondo in una stanza, dai cicchetti alla donna cannone lavoro →

- [marzo 2014](#) (1)
- [febbraio 2014](#) (14)
- [gennaio 2014](#) (13)
- [dicembre 2013](#) (18)
- [novembre 2013](#) (9)


Meta

- [Accedi](#)
- [RSS degli Articoli](#)
- [RSS dei commenti](#)
- [WordPress.org](#)

FEED

- [Per un 2015 della Parola e non delle parole](#) 31 dicembre 2014
Enrico Fiore
- [In viaggio sulle ali della vita](#) 24 dicembre 2014
Enrico Fiore
- [«La monaca di Monza» che ha per amante Genet](#) 20 dicembre 2014
Enrico Fiore

Contatore Visite

 [ShinyStat™](#) | Visite tot. **104393**

loSpettacoliere

NOTE DI TEATRO E DI VARIA UMANITÀ

di Paolo A. Paganini



"Abbiate dei nemici! I vostri amici potranno un giorno stancarsi di parlare di voi, i vostri nemici, mai!"
Pierre Vèber

Elogio al silenzio. E gli attori/mimi di Thomasset creano, alla Biennale, un Ensemble di magiche atmosfere coreografiche



VENEZIA, martedì 24 luglio ▶ (di Paolo A. Paganini) Una piccola digressione di spicciola erudizione scolastica in fatto di strutturalismo (giuro, non lo faremo mai più). Il segno linguistico è, per Saussure, un'entità psichica a doppia faccia, che unisce un concetto e un'immagine acustica, cioè significante e significato. È alla base dei linguaggi della comunicazione. Eppure, sbrigativamente, tutto è "segno", anche se è

soprattutto riferito alla parola parlata e alla parola scritta.

Ciò premesso, lasciando tutto il resto nei canoni fondamentali dello strutturalismo, l'enunciato si può estendere non solo alla critica linguistica, ma anche, nella fattispecie, alla critica teatrale. Con qualche interessante variante, estendendo il concetto di segno non solo alla parola parlata o scritta, ma anche, perché no?, ad ogni altra espressione dello spirito umano, al gesto, alla mimica, perfino all'inespresso, intendendo con ciò riferirci a un aspetto prepotentemente "rappresentato", fin dall'inizio di questa edizione della Biennale Teatro di Venezia: il silenzio. Efficacemente (ed eccessivamente) affrontato fin dall'inaugurale "Oresteia".

Ma il silenzio è, anch'esso, linguisticamente, entità psichica a doppia faccia, che, a sua volta, ancorché discutibile, possiede le qualità di significante e di significato. Il significante, per assurdo, come mancanza di suono, e il significato come espressione d'una attesa, d'un disagio, sintomo di eventi, prodromo di sciagure, o promessa di festose celebrazioni. Mi che può rientrare anche nei proverbi della saggezza popolare: "Un bel tacer non fu mai scritto".

Tutta questa saccente pappardella è ora ispirata a Vincent Thomasset, con "Ensemble ensemble", in scena al Piccolo Arsenale, spettacolo sulla ricerca dell'identità personale, sul valore della parola, sull'ideale dibattito intorno alle norme comportamentali e alla loro reale capacità di rappresentare una corretta comunicazione. In "Ensemble", a complicare il giudizio, forse, fra silenzi e parole, serpeggiano anche segni di una dolce follia. La ripetitività delle parole denuncia talvolta un disagio linguistico, o psichico. Perché è il silenzio, il maledetto silenzio, dannazione di ogni rapporto umano, a dare il segnale forte di una sofferenza, di una incapacità di essere. Di essere normali, di essere sinceri in dichiarate espressioni di amore o di odio. Insomma di essere se stessi. Il silenzio è come il buio per la luce. Necessario. Indispensabile dunque ad ogni forma di teatralità e di espressività artistica, dalla parola alla musica. Negli ultimi tempi, uno stanco Eduardo non sprecava più la parola. Bastava un gesto della mano. E tutto diventava chiaro, comprensibile. Il silenzio ha un'eloquenza gridata seppur inafferrabile, come la poesia, come il suono d'un violino o il sussurro d'attesa d'una parola d'amante.

In questa seconda performance degli attori/mimi di Thomasset, dopo il precedente "Lettres de non-motivation", si assiste, in un'ora senza intervallo, all'incontro di una coppia e del loro doppio, che tentano "di trasformare la difficoltà di comprendere in maniera univoca in un'ode alla molteplicità", cercando di definire con le parole il senso di ciò che circonda i personaggi, in rapporto fra di loro e fra di loro e la natura.

La suggestione delle musiche, che irrompono nel silenzio in una concitata oppressione di provvisorietà, fa da contrappunto alla loro volontà di essere, di essere riconosciuti nella loro identità.

Eppure, alla parola, al silenzio, alla musica, bisogna qui registrare una quarta protagonista, la mimica, che, in creazioni di empatica partecipazione, stupefacenti robot, colloca i quattro attori ai massimi vertici dell'espressività coreografica, della quale sono anche autori. Bravi. Almeno li nomineremo, assegnando loro uguali meriti artistici: Aina Alegre, Lorenzo De Angelis, Julien Gallée-Ferré, Anne Steffens. Cordialissimi applausi alla fine. No repliche.

Condividi

Filed Under: [Palcoscenico](#)

IN VETRINA



MISCELLANEA

Si sta smarrendo il valore della parola. Perfino il senso della comunità. Se ne discute al Festival della Mente di Sarzana



Al Castello. "Il Mercante di Venezia", un po' teatro di narrazione, un po' teatro di cantastorie. Cioè, Teatro da Bar



I finalisti del VII "Premio Emilio Salgari di Letteratura Avventurosa". Ora saranno i lettori a designare il vincitore



Grandi interpreti "diranno" la grande poesia al nono Festival tra Sacro e Sacro Monte. Ed altri "eventi di riflessione"



Nuovo allestimento comico dell'attore bolognese. Che, a suo modo, ha creato un sistema artistico



Un testo di Giuffridi con Guenda Gorla, attrice e musicista. A Todi sarà una famosa pianista, moglie di Robert Schumann



Enrico Pastore

Da Torino lo sguardo
alternativo alle Live Arts

ARTICOLI RECENTI

BIENNALE TEATRO 2018:
DAVY PIETERS
agosto 1, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: GIU-
SEPPE STELLATO
luglio 31, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: CLE-
MENT LAYES
luglio 30, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: IN-
TERVISTA AD ANTONIO REZ-
ZA E FLAVIA MASTRELLA
luglio 28, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: SI-
MONE AUGHTERLONY
luglio 27, 2018

BIENNALE TEATRO 2018:
ANAGOOR - INTERVISTA A SI-
MONE DERAÏ
luglio 26, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: VIN-
CENT THOMASSET
luglio 26, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: sim-
posio sull'attore-performer.
Nuove sfide per l'istituzione
teatrale.
luglio 25, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: LEO-
NARDO LIDI Spettri
luglio 24, 2018

BIENNALE TEATRO 2018:
ANAGOOR Oresteia
luglio 23, 2018

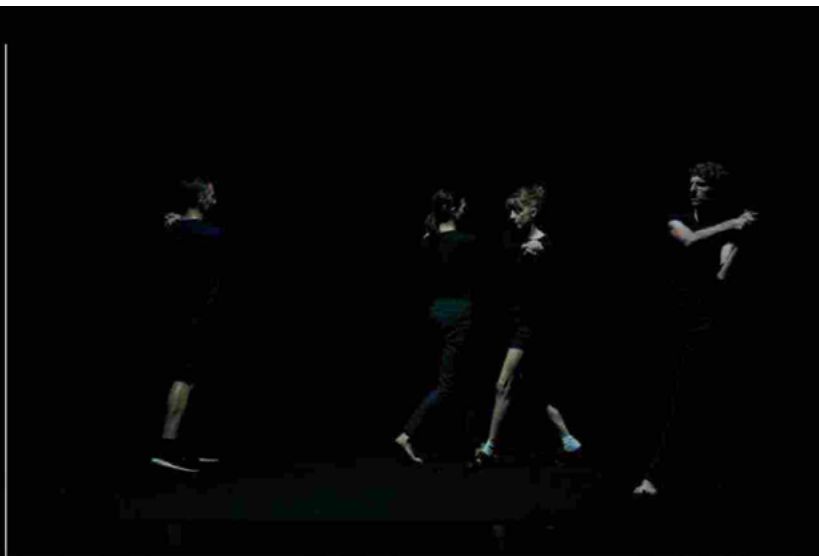
INTERVISTA A DANIEL HELL-
MANN: il corpo desiderante
tra mercato e politica
luglio 14, 2018

SEI. E PERCHÉ DUNQUE, SI FA
MERAVIGLIA DI NOI? Di Ro-
berto Latini
luglio 11, 2018

SPECIALE INEQUILIBRIO: Gli
sposi di Compagnia Frosinini
Timpano
luglio 9, 2018

SPECIALE INEQUILIBRIO: An-
dromaca de I Sacchi di Sabbia
luglio 6, 2018

SPECIALE INEQUILIBRIO: Giu-



BIENNALE TEATRO 2018: VINCENT THOMASSET

Alla **Biennale Teatro 2018** va in scena la prima trilogia di lavori dedicata a **Vincent Thomasset**, costituita da *Lettres de non-motivation*, *Ensemble ensemble* e *Medail décor*.

Vincent Thomasset è un autore, scrittore di monologhi che è divenuto performer e che in seguito si è trasformato in coreografo. I suoi diversi e successivi attraversamenti dei mezzi utilizzati e utilizzabili dalla scena hanno lasciato traccia in lui facendolo divenire altro da un regista. Una figura artistica che ancora non ha una definizione precisa e che per comodità potremmo definire **compositore scenico**.

Vincent Thomasset è un artista che sfugge alle definizioni e ai generi. Nessuno dei tre spettacoli visti alla **Biennale Teatro 2018** può definirsi teatro o danza o performance ma riunisce delle tre arti le caratteristiche più importanti.

C'è una recitazione che sfugge all'interpretazione di un personaggio ma ne utilizza le sfumature, i toni, le dinamiche a volte umoristicamente, a volte come semplice materiale compositivo; c'è la danza concepita più come movimento coreografico; c'è il performativo come azione significativa non narrativa.

Questo sfuggire al genere, esserne al di là pur attraversandoli, lo fa divenire, come si diceva più sopra, più un compositore che un regista o un coreografo. **Vincent Thomasset** è un artista che usa la scena come piattaforma di un pensiero che per esprimersi necessita di elementi vivi, in movimento, parlanti: prassi filosofica per mezzo scenico.

Vincent Thomasset gioca negli interstizi del linguaggio, lo mette in crisi laddove crede di essere significante. Faccio alcuni esempi. In *Lettres de non-motivation* le lettere inviate alle aziende per non candidarsi ai lavori proposti dell'artista **Julien Prévieux**, vengono fatte detonare proprio per mezzo di una recitazione che assume toni drammatici o ironici, tragici o comici, e in cui queste sfumature non sono un'interpretazione ma un mezzo per farne risaltare il potere eversivo, quasi degli esercizi alla Queneau.

sto la fine del mondo di Atto-
Due/Murmuris
luglio 5, 2018

SPECIALE INEQUILIBRIO:
CANI MORTI di Carmelo Alù
luglio 4, 2018

SPECIALE INEQUILIBRIO: VN
SERENADE di Cristina Kristal
Rizzo
luglio 4, 2018

DON GIOVANNI di W.A. Mo-
zart regia di Michele Placido
luglio 3, 2018

AIACE: di Linda Dalisi e Com-
pagnia Stabilemobile
giugno 26, 2018

INTERVISTA AD ALESSANDRO
SERRA
giugno 23, 2018

COMMENTI RECENTI

kaiserdaf su TRATTATO DI
ECONOMIA di Roberto Castello
e Andrea Cosentino

attilio su TRATTATO DI ECO-
NOMIA di Roberto Castello e
Andrea Cosentino

kaiserdaf su TRATTATO DI
ECONOMIA di Roberto Castello
e Andrea Cosentino

attilio su TRATTATO DI ECO-
NOMIA di Roberto Castello e
Andrea Cosentino

ARCHIVI

agosto 2018

luglio 2018

giugno 2018

maggio 2018

aprile 2018

marzo 2018

febbraio 2018

gennaio 2018

dicembre 2017

novembre 2017

ottobre 2017

In *Ensemble ensemble* i dialoghi non portano da nessuna parte, benché poetici riflettono costantemente il bisogno dell'altro per definirsi, per acquisire realtà e consistenza. L'altro è necessario al racconto di sé, che sia privato o pubblico. Persino i diari di un'altra persona trovati in soffitta diventano i propri, si trasformano nel proprio racconto che vengono indirizzati all'altro.

In *Medail Dècor*, terzo elemento di una trilogia titolata *Serenpidity*, quanto viene enunciato è il tentativo di raggiungere un risultato da parte dell'autore-narratore che viene continuamente condotto altrove dall'azione del performer. Autore e performer diventano una coppia che si rispecchia, si duplica, si fronteggia, e linguaggio e azione giocano in contrappunto divergente e convergente.

Questi esempi mettono in mostra l'altra caratteristica di **Vincent Thomasset**: azione e parola sono due linee compositive indipendenti che dialogano, si contraddicono, si rifiutano e si abbracciano. Se si aggiunge a questo luci e suono, si ottiene una vera e propria Teoria del montaggio scenico. Ogni elemento è come uno strumento che suona in un'orchestra che a volte necessita di una dissonanza a volte dell'armonia o dell'unisono.

In un certo qual modo **Vincent Thomasset** conduce un raffinato gioco metateatrale, ma potremmo dire anche metaperformativo, nel senso di **Jerome Bel**. L'azione proposta allo sguardo riflette su se stessa e si mette in questione il linguaggio utilizzato. Il fare scenico si interroga nel suo prendere forma.

Quella di **Vincent Thomasset** è una forma scenica non rappresentativa. È pensiero in azione, linguaggio che riflette sulla sua efficacia. Non si interpreta, non si finge di essere un personaggio. I performers, siano essi danzatori o attori, usano le tecniche del corpo come materiale di un pensiero che solo la scena può esplicitare.

Dobbiamo trovare nuove parole per definire questo tipo di arte scenica che si sta formando dall'ibridazione dei tre linguaggi performativi che la ricerca dagli anni '50 dello scorso secolo ci ha donato. *Live arts* potrebbe essere un termine, un'arte dal vivo che necessita di un incontro, di un dialogo con lo spettatore che non è solamente osservatore ma coautore di quanto avviene di fronte a lui.

Queste nuove forme, di cui **Vincent Thomasset** è interprete finissimo, necessitano anche di nuovi contenitori e di nuove politiche. Se avessimo visto i suoi lavori alla Biennale Danza nessuno si sarebbe stupito. Un travalicare i generi che va ben oltre la semplice multimedialità, intesa spesso come accostamento di linguaggi.

Nel caso di **Vincent Thomasset** non c'è accostamento ma vera e propria composizione. Si utilizzano tutti gli strumenti che necessita il pensiero in azione. Se serve la danza la si usa, se serve la recitazione non si ha tema di utilizzarla. Siamo di fronte a una nuova creatura che l'evoluzione del pensiero scenico ci ha consegnato. Ora tocca capire come agevolare le sue future trasformazioni affinché questa nuova specie, a cui in Italia siamo fortemente refrattari, non insterilisca. Tocca a noi darle luce e darle spazio.

Ph. @Philippe Munda

IL NORDEST QUOTIDIANO

NEWS ECONOMIA POLITICA SOCIETÀ CULTURA CRONACA TERRITORIO ALTRE CATEGORIE



Home > Cultura e Spettacoli > Cultura Veneto > Biennale Teatro 2018. Atto secondo: attore/performer

Cultura e Spettacoli Cultura Veneto

TREND NEWS

Biennale Teatro 2018. Atto secondo: attore/performer

Una sequenza di spettacoli sperimentali mostrano le difficoltà e le molte sfaccettature del vivere quotidiano

Di Redazione - 4 agosto 2018

👁 1 🗨 0

Politica Italia

Coldiretti stop aste
capestro sul cibo

Tax & Legal

La Cassazione accoglie
il ricorso di Fincantieri
contro Tirrenia

Ho visto poi due spettacoli di Vincent Thomasset, quarantatreenne di Grenoble, autore, regista e coreografo che lavora sul linguaggio e le sue sfaccettature. Il primo, "Ensemble, Ensemble" (2017) nasce dal ritrovamento nel 1999 in un loft abbandonato dei diari intimi di una donna. Ella si racconta nelle diverse fasi della vita, dall'infanzia all'adolescenza all'età matura fino al crepuscolo dell'esistenza. Monologhi e dialoghi si intrecciano, parole e movimenti del corpo si sovrappongono generando dinamiche autonome in un lavoro che va oltre il teatro e la danza. Emergono molti interrogativi, legati tra loro dalla domanda che si pone Thomasset: "Cosa spinge un individuo a raccontarsi sia in privato che in pubblico, a voce o per iscritto?"

"Médail Décor"(2014) vede sulla scena il regista stesso assieme ad un fedele collaboratore, il ballerino Lorenzo De Angelis, il quale in qualche maniera interpreta all'istante la lettura del regista: ascolta ciò che viene detto, doppia fisicamente il testo, dà corpo a personaggi e li fonde con il paesaggio. Si muove come un centauro, cavalcando una scenografia infantile fatta di cassette colorate come il Lego.

**L'incerta fisionomia
dell'"attore/performer".
Sguardi sulla Biennale Teatro 2018**

di Carmelo Alberti

Data di pubblicazione su web 23/08/2018

**LA BIENNALE
DI VENEZIA**

2018



Il secondo "atto" di Antonio Latella quale direttore artistico della Biennale Teatro 2018 è dedicato alla questione "attore/performer", declinata in funzione della Biennale College: si tratta di un progetto che dà a giovani aspiranti registi e drammaturghi l'occasione di misurarsi, anche se per breve tempo, con le idee dei protagonisti ospiti di quello che continua a chiamarsi ancora "Festival Internazionale del Teatro" (quest'anno è il 46°); sono gli stessi partecipanti a garantire un'ampia presenza di pubblico negli spazi teatrali dell'Arsenale di Venezia.

Sul tema dell'anno si è svolto un "simposio" teorico, a cui hanno partecipato Chris Dercon (Volksbühne di Berlino), Paweł Sztarbowski (Teatr Powszechny di Varsavia), Bianca Van der Schoot (RO Theater di Rotterdam), Armando Punzo (Compagnia della Fortezza). Se negli ultimi decenni la riflessione sul ruolo del performer è stata posta in pratica da tanti maestri, stavolta si è considerato l'apporto attivo e autonomo dell'interprete; la discussione non è approdata a una qualche soluzione, forse perché si tratta di un falso problema, visto che l'attore consapevole non è mai stato un passivo esecutore della rappresentazione e da sempre si trova proiettato nella zona delle contaminazioni culturali.

(...) Un caso interessante è offerto dal francese Vincent Thomasset, che ha ripreso tre sue esecuzioni frutto di una ricerca costante sulle radici della comunicazione linguistica, che tende a raggelare le parole e l'espressività ricorrendo al paradosso del senso e alla ripetitività del gesto. Thomasset affascina per il perfetto controllo della scena, che in *Lettres de non-motivation* (2015) si traduce in una sapiente carrellata tra le esilaranti lettere scritte in risposta a specifiche offerte di lavoro, sul filo del nonsense, adoperando contestualmente una varietà di stili interpretativi, dal canto alla declamazione. In *Ensemble Ensemble* (2017) una donna tenta di descrivere ciò che la circonda senza riuscirci, per l'impossibilità di ogni soggetto a raccontarsi: la dimostrazione s'avvale del meccanismo del doppio e della voce fuori campo. Anche *Médail Décor* (2014) sfrutta l'ambiguità dello sdoppiamento, facendo agire un danzatore, Lorenzo De Angelis, e un performer-narratore nell'eterno gioco dell'incerto recupero di una memoria personale.

Teatro

Alla Biennale l'io come centro del tutto

di **Magda Poli**

La Biennale di Venezia si è aperta alla performance, un sapere complesso dove possono convivere teatro, cinema, architettura, danza, scultura, pittura, video e musica, una forma espressiva interdisciplinare che rende sottili le divisioni tra artista e spettatore, vita privata e dimensione artistica. Un interessante sguardo che lascia vedere temi costanti, la ricerca di identità, il doppio, il tempo, lo scandagliare della parola nella sua complessità fino allo stremo, «io» come centro del tutto, i rapporti difficili se non impossibili, la frammentarietà. Di Vincent Thomasset, autore, regista e coreografo, che possiede un uso sapiente dello spazio scenico, impegnato in una valida ricerca sulla lingua, è stata presentata una retrospettiva dal divertente *Lettres de non-motivation* del 2014 come *Médail Décor* che attinge alle aree problematiche dell'infanzia, e *Ensemble Ensemble* del 2017 sul concetto di attraversamento: attraversare un testo, un paese, un secolo, una vita piena di incontri e di parole. Sullo spettacolo di Simone Aughtlerlony e Jen Rosenblit *Everything Fits In The Room* spira un'aria sadomaso, corpi nudi, lacci, catene, acqua, cuoio. I performers litigano con oggetti, barriere e vincoli del quotidiano, in costante equilibrio tra il caos, il domare e l'essere domato. Spettacolo che ha punte di noia e momenti forti, tutto sommato già visto.

© RIPRODUZIONE RISERVATA

